

Floréal

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **32 (1927)**

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FLOREÁL*.

POÈME.

par *Virgile Rossel*, Vice-Président du Tribunal fédéral à Lausanne.

Premier Chant.

— „Vive la grève!”

— „Mais après? ...”

Et des tribuns

Avaient beau malmener les doutes importuns,
Les confuses terreurs ou les lâches paresse,
Les fouailler à grands coups de phrases vengeresses,
Et montrer à l'envie, à la haine, à la faim,
Le ciel de l'avenir qui souriait enfin;
Dans la foule, au moment du choix irrévocable
Entre une paix boiteuse et la guerre implacable,
L'hésitation morne et veule d'un troupeau!
Comme le baiser froid de l'acier sur la peau,
La peur de l'inconnu frissonnait sur les âmes.
On veut bien se soustraire au joug de lois infâmes,
Rudement conquérir ses droits et, s'il le faut,
Redonner aux bourgeois des leçons d'échafaud;
Cependant l'entreprise est au moins hasardeuse:
Il ne s'agira plus d'une rumeur frondeuse
Passant sur la cité comme le bruit du vent;
Peuple, c'est aujourd'hui qu'on se rue en avant,
C'est la lutte, — et, peut-être, au lieu de la victoire,
Un désastre de plus inscrit dans ton histoire!
L'angoisse étreint ton cœur et fait trembler ta main:
Le pain? Tu l'as encor. Mais l'auras-tu demain?
Et quel sang va couler? Le tien? Celui des autres? ...

* *Note de l'auteur.* — Ce poème, écrit il y a bien des années, me fut inspiré par un sanglant conflit social qui était survenu dans un pays voisin du nôtre. Il garde une sorte d'immanente actualité; quoique les circonstances se soient modifiées depuis lors, les mêmes causes peuvent engendrer de nouveau les mêmes effets. Je ne le publie pas sans quelque hésitation; mais, comme il ne renferme qu'un appel à la justice et une leçon de nécessaire fraternité, je me décide à le sortir du tiroir où il est resté pendant un quart de siècle. Quelques retouches, quelques suppressions, c'est tout ce que j'y ai changé.

V. R.

Or les chefs, l'un surtout, Jacques Rudin, l'apôtre
De l'émeute, soufflaient sur le feu languissant,
Quand un homme surgit de l'ombre et, s'élançant
Vers les degrés étroits de la haute tribune,
Cria: — „N'écoutez pas ces prometteurs de lune!
„Je vous parlerai, moi; je n'ai rien à cacher.
„O mes frères, je suis, comme vous, du rucher ...”
Mais quelqu'un l'interrompt et, d'une voix colère:
„Tu devrais bien user d'une langue plus claire;
„Toi, tu manges le miel, mais tu ne le fais pas.
„Et, si tu te souviens des détresses d'en bas,
„Parce que la misère accuse et se révolte,
„Semeur de gêne, c'est que tu crains la récolte.”
Mais lui: — „Jacques Rudin, respecte Jean Valier!”
Et l'autre: — „Toi, d'abord, apprends à travailler!”
Alors, croisant ses bras et redressant sa taille,
Tandis que dans la salle un air chaud de bataille
Se répandait et que les sombres compagnons
Avaient serré les poings en entendant son nom,
Valier dit: — „Vous croyez sans doute me connaître,
„Et je suis l'ennemi pour vous, étant le maître.
„Frères, si vous pouviez lire au-dedans de moi! ...”
On le sentait vibrer d'un si loyal émoi,
Son accent avait tant de noblesse et de force,
Qu'il s'établît, au lieu d'un farouche divorce,
Une trêve magique entre la foule et lui.

Il poursuivit: — „La joie et la paix m'avaient fui.
„Le fantôme hideux de la guerre civile
„Se tenait, menaçant, aux portes de la ville,
„Et le chant de l'émeute, au loin répercuté,
„Hurlait entre les murs de l'immense cité:
„Vous vouliez effacer nos fautes par vos crimes! ...
„Je plaindrais les bourreaux non moins que les victimes,
„Si jamais ces desseins sinistres prévalaient.”
On écoutait. Les chefs eux-mêmes chancelaient.
— „Comme j'avais le cœur plein de pensers funèbres,
„Et comme je voyais s'épaissir les ténèbres
„Au point que, revenus à des vœux plus humains,
„Vainement dans la nuit nous chercherions nos mains,
„J'ai pris le grand parti, qui n'est pas téméraire

„Puisqu'il est généreux, de vous parler en frère.
„Mon père est, je le sais, le patron détesté.
„Parti d'en bas, jusqu'aux sommets il est monté
„A force de labeur, à force de courage,
„Si bien que sa richesse est toute son ouvrage.
„Il est droit, il est juste, et je suis fier de lui.
„Mais il est si rigide envers vous aujourd'hui,
„Que je crains son triomphe autant que sa défaite.
„O mes amis! ...”

— „A-t-il fini, votre prophète?”

Riposta lourdement Jacques Rudin.” Parbleu!

„Il va vous endormir de quelque conte bleu.

„Son père est un tyran. Tel père, tel fils ...”

— „Raille!

„Suspecte, insulte! Mais, demain, quand la mitraille
„Promènera sa faux stridente sur les fronts,
„Sera-ce aux premiers rangs que nous te trouverons? ...
„J'ai paru devant vous sans consulter personne,
„Comme on court au péril lorsque le tocsin sonne.
„J'eus toujours pour mon père un filial respect;
„Ma conscience est avec vous; il se trompait,
„Et j'ai l'âme tranquille, et je fais taire, en somme,
„Mes scrupules de fils devant mes devoirs d'homme.
„Tout plutôt qu'un combat fratricide entre nous!
„Je ne demande pas la paix à deux genoux;
„Je ne suis pas non plus marchand de ruses basses.
„Oubliez un moment vos lugubres disgrâces,
„Oublions, nous, notre égoïsme et notre orgueil,
„Et n'ayons pas, un jour, à nous lancer des deuils
„A la face! ... J'attends, j'espère, — je suis jeune ...
„Si la grève installa l'indigence et le jeûne
„A vos foyers, plus nus et plus tristes qu'avant;
„Si vous tendez les bras vers le soleil levant
„Qui rougeoie et qui monte à l'horizon du rêve,
„Et si l'illusion éblouissante et brève,
„Traversant d'un éclair l'âpre nuit de vos yeux,
„Change le passé morne en futur radieux,
„Je vous comprends, — mais je vous plains, car ce beau songe
„Est aussi décevant que doit l'être un mensonge.
„O mes frères! la vie est pauvre de bonheur,
„Si pauvre que l'esclave est l'égal du seigneur,

„Tant l'aveugle destin et la froide nature
„Sur nos chairs et notre âme exercent leurs tortures ...”
— „Mais vous mangez, messieurs”, cria Rudin. Valier
De répondre: — „Cet homme a raison. Le geôlier,
„Même brisé par l'âge et quand la mort le guette,
„A, sur le prisonnier qui retourne et rejette
„Le vieil os dépouillé d'un chimérique espoir,
„Cette grâce divine entre toutes: pouvoir
„Humer à pleins poumons l'air libre de l'espace.
„J'admets que le fardeau de votre croix vous lasse,
„Je ne vous blâme pas si vous dites: assez!
„Mais je vous en supplie, amis, réfléchissez!
„Les révolutions ne sont que vain orage:
„Quand la foudre a grondé, quand le vent a fait rage,
„Quand les torrents gonflés ont dévasté les champs,
„Il faut que la charrue, aiguisant ses tranchants,
„Remédie à la rude et stérile aventure.
„La passion écrit, la sagesse rature,
„Et l'homme qui l'ignore agit comme l'enfant ...
„Votre cause a vaincu: le peuple triomphant
„Aura fait de la mort sans faire de la vie;
„Son œuvre est achevée, sa haine est assouvie;
„Mais demain? Fatigué de désordre et de deuil
„Il réclame sa chaîne à grands cris! Sur le seuil
„De sa maison où tout n'est plus que noirs décombres,
„Il les a retrouvés, plus amers et plus sombres,
„Ses mauvais compagnons: le chômage et la faim.
„Tant de sang prodigué pour une telle fin!
„La nature a ses lois et la vie a les siennes:
„Le monde n'a quitté les ténèbres anciennes
„Pour le lourd crépuscule où nous entrevoyons
„Une aurore lointaine aux timides rayons,
„Qu'après avoir laissé rouler à leurs abîmes
„Des siècles d'ignorance et des siècles de crimes.
„Vous rêvez, nous rêvons un avenir de dieux;
„Qui sommes-nous, hélas! pour habiter les cieux?
„Oh! descendons en nous d'un œil humble et sincère!
„Mais elle est dans nos cœurs, notre grande misère;
„Frères, elle est en vous; frères, elle est en moi:
„Sur ce trône de boue, on n'assied pas un roi.
„Et si vos ennemis, les puissants et les riches,

„Traitant leur âme ainsi qu'un paysan ses friches,
„N'y sèment pas le blé de justice et d'amour,
„Peuple, que sèmes-tu dans la tienne, à ton tour ?
„Les appétits grossiers, les égoïsmes lâches,
„L'interêt calculant devant toutes les tâches,
„L'envie au regard louche excitant tous les sens,
„Le vice demandant à l'alcool l'encens
„De la vie et faisant de ses bouges tes temples,
„Les générations nouvelles s'endormant
„Dans leur imprévoyance et leur désœuvrement, —
„Voilà ... Mais mille voix s'élèvent qui me blâment,
„Et je sens la chaleur des haines qui s'enflamment :
„Vous pouvez me briser; vous m'aurez entendu.
„Oui, le bonheur nous est à jamais défendu
„Si nous ne purgeons pas nos âmes de leurs fanges.
„Ah! nous voulons bâtir un phalanstère d'anges;
„Nous avons tout au plus mérité notre enfer.
„Vous parlez de vos droits? Mais vos devoirs? ... Le fer
„Dont vous armez vos mains les rendra-t-il plus pures ?
„Au lieu que de céder aux folles impostures
„De la vengeance et de la misère, plutôt
„Que de bayer après l'illusoire château
„Où, repus du festin, vous ferez votre somme,
„Qui de vous, qui de nous, va devenir un homme ?”

On salua ces mots de terribles clameurs.

Les uns vociféraient, les autres hurlaient: „Meurs!”

Et les plus furieux escaladaient l'estrade,

Poings menaçants, gourdins brandis. Un camarade,

Se jetant sur Valier, le souffleta deux fois.

Jean, très pâle et très ferme, attendit. Dans sa voix,

Pas de colère, à peine un accent de tristesse.

— „Je sais la vérité mauvaise prophétesse,

„Frères, et j'escomptais votre accueil de ce soir.

„Vous avez cependant dépassé mon espoir,

„En suivant mon discours d'une oreille attentive ...”

— „Silence au fourbe! mort au traître!” L'invective

Sifflait, grinçait, les mains s'apprêtaient à frapper.

— „Je ne suis pas ici, frères, pour vous tromper,

„Et l'astuce emploierait des moyens plus habiles.”

— „C'est vrai”, dit l'un des chefs; „donc, silence!”

Immobiles.

La bouche frémissante et les sourcils froncés,
Les violents auprès de Jean s'étaient massés,
Quelques-uns l'entourant comme on cerne une proie.
Jacques Rudin haussa les épaules: — „Il broie,
Ricana-t-il," des mots vides pour ventres creux;
„Peut-être siérait-il d'être plus généreux.
„Ne te figure pas, l'ami, qu'on nous abuse
„Avec les airs connus dont la prêtraille amuse
„Son troupeau: Dieu, le ciel, que sais-je? Il ne nous chaut
„Des bonheurs ajournés aux calendes d'en haut."
Jean Valier dit alors: — „Oui, nos lèvres charnelles,
„Ne buvant plus la vie aux sources éternelles,
„Ont désappris la vieille et la douce chanson
„Que l'esprit et le cœur chantaient à l'unisson,
„Comme un air maternel sur les berceaux qui pleurent.
„Nous avons renié les croyances qui leurrent —
„Et qui sauvent. La foi, la sainte foi ... J'entends,
„Et d'autres idéals naissent pour d'autres temps.
„Je ne suis pas de ces trafiquants du mystère
„Qui vous offrent le ciel pour vous prendre la terre;
„Votre part de bonheur vous est due ici-bas.
„Mais vous n'en vivrez point, si vous ne sentez pas
„Que des réalités invisibles et sûres
„Apparaîtront un jour par toutes les fissures
„De la maigre science où nos yeux sont bornés,
„Et que les plus petits, les plus infortunés
„D'entre nous, par leurs vœux, leurs labeurs et leurs larmes,
„Pour un divin combat auront porté les armes,
„Pour une œuvre divine auront versé leur sang.
„Frères, le but est loin, l'espoir est tout puissant!"
— „Balivernes, cela!" dit Rudin. „On demande
„Quelque chose de plus solide. Elle est gourmande,
„La bête, et souffre mal qu'on la gorge de vent."
— „Bravo, Rudin! ... Bravo!" Jean Valier poursuivant:
— „Je conçois ton dépit et j'accepte ton blâme.
„Avant tout, je tenais à vous ouvrir mon âme."
— „Et ta bourse?"

Un éclat de rire. — „Vous riez?
„Ce n'est pas de ce ton qu'on vous parle, ouvriers!
„Est-ce assez de candeur et d'inexpérience
„Que de heurter d'abord à votre conscience?

„Si j'ai mal débuté, je ne regrette rien:
„Le laboureur penché sur les sillons sait bien
„Qu'il faudra de longs mois avant que les blés lèvent
„Et lui donnent un jour la moisson de ses rêves.
„J'ai jeté le bon grain en terre; il germera.
„Vous doutez, vous niez, frères? Métier ingrat,
„Certes, que de prêcher la concorde à l'émeute!
„Je ne vous traite pas comme une pauvre meute
„Qu'on dompte en lui lançant quelques os à ronger;
„Non, celui qui travaille a le droit de manger.
„Or, voici mon dessein. Que chacun le médite
„Avant de s'engager dans la route maudite!
„Vous faites vers la paix la moitié du chemin;
„Ceux que vous combattez feront l'autre, demain ...”
— „Ça, jamais!” L'un des chefs commanda le silence:
— „Moi, je le prends au mot. Je connais l'insolence
„Et la rapacité de nos maîtres. Montrons
„Que nous ne sommes pas de méchants fanfarons
„De révolte! On verra ceux qui veulent la guerre.”
Et Rudin d'ajouter: — „Soit. Mais je ne crois guère,
„Compagnons, et pour cause, aux patrons généreux.
„C'est un jour de perdu pour nous, et c'est pour eux
„Une trêve propice avant l'heure fatale.”
Puis, regardant Valier dans les yeux: — „On étale
„De nobles sentiments en de nobles discours;
„Moi, j'exige ...” — „Il te faut des gages? ...” — „Deux
[mots, courts
„Comme un serment et clairs comme un regard.” — „Écoute!
„Quoi qu'il puisse advenir, frères, quoi qu'il m'en coûte,
„Si vos maîtres, demain, refusent de céder,
„Je suis des vôtres. Oui, je jure de plaider
„Votre cause, d'un cœur vibrant, et si j'échoue,
„De la servir encore, et dans vos rangs. Je joue
„Franc jeu, Rudin. Je n'ai pas d'autre ambition
„Que celle d'accomplir cette sainte action:
„La paix. Et je m'en vais au devoir le plus proche.
„Tel Moïse au désert, je frapperai la roche;
„Si l'eau n'en jaillit point à mon appel, c'est bien:
„Peuple des opprimés, ton procès est le mien;
„Mon devoir est ton droit, j'épouse ton injure,
„Je suis prêt à mourir avec toi, — je le jure!”

Une acclamation immense retentit.

Quand, pressé de courir à sa tâche, il partit,
Et que, seul dans le soir qui chantait aux étoiles,
Il vit, comme sur l'onde un vol léger de voiles,
Ses vœux et ses espoirs voguer vers l'avenir,
Il comprit que son âme, heureuse de fournir
Le tribut de l'amour aux immortelles causes,
Communiait avec la grande âme des choses.

* * *

Chant deuxième.

— „Je ne céderai pas”, dit le père à son fils.
„Tes objurgations, tes blâmes, tes défis
„Ne sauraient prévaloir contre mon droit. Je trouve,
„D'ailleurs, que ta conduite est folle; je réprouve
„Le marché ridicule où tu mêles mon nom,
„Et ma réponse est brève: encore une fois, non!”
— „La justice ...” — „Laissons d'abord parler la force!
„On ne met pas la main entre l'arbre et l'écorce,
„Jeune homme, et quand on n'est que l'ombre d'un rêveur,
„On ne se hausse point au rôle de sauveur.
„Tu m'annonces l'émeute, et déjà le sang coule!
„Rassure-toi! La peur t'égare. Mais la foule
„A joué la fureur en bien d'autres débats;
„Je l'ai toujours domptée en ne la craignant pas.”

Leçon de lèvres imberbe à la moustache grise!
Ah! c'est bien la jeunesse; elle croit qu'on l'a prise
Au sérieux, dès qu'il lui plaît de chevaucher
Sans mors et de partir pour sa course au clocher.
— „Ton propos est stupide au dernier point, sans doute;
„Mais ...” Jean leva la tête, et dit: — „Si je redoute,
„Mon père, la bataille où tu vas t'engager,
„C'est qu'il s'agit d'honneur autant que de danger.
„Tu dédaignes par trop la puissance du nombre;
„Le vaisseau le plus fier a beau lutter, il sombre
„Sous l'invincible choc des flots tumultueux;
„Cependant qu'il fendait, lent et majestueux,
„L'onde sournoise et qu'il régnait sur sa conquête,

„Les vagues l'ont broyé dans un coup de tempête.
„Or, océans et mers sont faits de gouttes d'eau.
„Mais tu serais vainqueur demain, que le fardeau
„D'un triomphe pareil t'écraserait. Ah! songe
„Au gouffre d'épouvante où la guerre nous plonge:
„L'horrible branle-bas, les ruines, les morts ...
„Ce serait ton ouvrage, ô père, — et ton remords!
„Pourquoi cette farouche et vaine tragédie?
„Père, pourquoi le meurtre, et pourquoi l'incendie?
„Parce que l'égoïsme ou parce que l'orgueil
„Des riches s'est toujours dressé comme un écueil
„Près du port de justice où tend la barque humaine.
„Vous ne voyez donc pas où la rigueur vous mène
„Et que votre pitié vous conseillerait mieux? ...
„Que l'intérêt, du moins, vous dessille les yeux!
„Ou plutôt, que vos cœurs s'ouvrent, que vos mains donnent:
„Aux champs de la bonté, tous les semeurs moissonnent.
„Vous ne fermerez pas votre porte à la faim
„Qui se contenterait de son morceau de pain.”
Tristan Valier sourit avec dédain. Des phrases!
Tu divagues, mon fils. Jeune homme, tu t'embrases
Pour des rêves aussi sublimes qu'ils sont creux.
Nous sommes trop puissants pour être généreux.
Je ne reconnais plus mon sang, ni mon exemple.
Je concevrais encor qu'un pasteur dans son temple,
Un penseur besogneux en ses livres obscurs,
Un poète qui vole aux paradis futurs,
Un tribun pétrissant la pâte électorale
Apparussent fêrus de ta grande morale:
Affaire de candeur, de goût ou de métier!
Mais on n'eut d'autre mal que d'être né rentier,
Et, l'inexpérience aidant à la critique,
On raille les avis de sagesse pratique,
On s'enfle, on se travaille, et l'on tranche de tout,
Et l'on n'aperçoit pas que l'abîme est au bout
Du piège mal tramé qu'on s'amuse à nous tendre.
Si j'ai toujours été le père le plus tendre,
Jamais ma volonté ne fut bravée en vain.
Ton propos est absurde autant qu'il est malsain.
Reviens à toi, mon fils! Ceux qui t'aiment, ta mère,
Tes frères, tes amis, condamnent ta chimère.
Même ta fiancée ...

— „Oh! ne me dites pas
„Qu'elle ferme son cœur aux détresses d'en bas!
„Non moins que de ma foi, je suis sûr de son âme;
„La pitié, fleur divine éclore pour la femme,
„Fleurit plus merveilleuse au soleil de l'amour.
Mais, d'une morne nuit tu peux faire le jour,
„Père ..." — „Ne parlons plus de tes billevesées!"
— „Je tiens les mains de Jeanne entre mes mains pressées,
„Et je prends sans terreur les chemins hasardeux,
„Et j'y marche gaîment, puisque nous sommes deux."
— „Tu seras seul." — „Eh bien! fussé-je seul ... Mon père,
„Je suis à vos genoux. Le peuple désespère,
„Le peuple ne demande encore que du pain,
„C'est peut-être du sang qu'il lui faudra demain.
„Mais je détournerai l'orage de vos têtes."
— „Toi?" — „Si vous le voulez, moi. Je sais que vous êtes
„L'arbitre tout puissant. Un mot de vous ..." — „Assez!
„J'ai subi trop longtemps tes propos insensés.
„Et qui ne pliera pas, je le brise. Révolte,
„Intrigue, trahison, c'est ce que je récolte
„Pour t'avoir donné trop, pour t'avoir trop aimé!
„Je ne te connais plus. Va-t-en!"

L'œil enflammé,
Et la main frémissant d'un geste de menace,
Tristan Valier cria derechef: — „Je te chasse.
„Comprends-tu?"

Gravement, sans parole, le front
Haut et calme, malgré la douleur et l'affront,
Jean Valier s'éloigna.

Que devenir? Que faire?
La catastrophe est là, que plus rien ne diffère!
Et c'est toute l'horreur du drame, les assauts
Furieux, le combat acharné, des ruisseaux
De sang, des flamboiements d'incendie, et la ville,
Cadavre piétiné par la haine civile,
Disparaissant sous les décombres et les morts!
Le peuple exaspéré ne ronge plus son mors;
Affolé, le voici qui se rue à l'émeute.
Tout n'est plus que brasier et charnier, et la meute
Hurle, brûle, saccage et tue à l'envi ... Non,
Il ne sera pas dit que ce forfait sans nom,

Cette page d'atroce et monstrueuse histoire,
S'inscrira dans ton livre, ô mon pays! Victoire
A la justice, à la sagesse, à la bonté! ...
Si le sort cependant doit en être jeté,
Si ton suprême effort est stérile, si Jeanne
Te décourage ou si même elle te condamne,
Seras-tu donc demain avec les ennemis
De ta race, de ta maison?

— „Je l'ai promis”,
Murmura Jean Valier en frappant sa poitrine.
Et, devant lui, soudain l'espérance divine
Resplendit et le ciel s'ouvrit. Mais tu la vois,
Ta Jeanne, tu l'entends. O ces yeux, cette voix! ...
Elle veut ce qu'il veut, elle aime ce qu'il aime,
Et, de sa blanche main caressante, elle sème
La fleur de bienveillance et la fleur de pardon.
L'amour peut tout. L'amour est tout. Que le brandon
De la guerre s'allume et que sa lueur passe
Comme un essaim d'éclairs au fond noir de l'espace,
L'amour va le poursuivre, et l'amour l'éteindra.
L'amour!

Et Jean Valier sourit.

Il parlera.

L'éloquence du cœur refera des merveilles.
Il a d'ailleurs vécu tant de jours, tant de veilles,
A chercher la sévère et sainte vérité!
Longtemps sa main trembla, ses pas ont hésité,
Son regard s'est perdu dans la nuit des problèmes,
Et sa mère, en voyant ce grand fils au front blême,
A la rare parole, à l'esprit sérieux,
Et qui semblait hanté d'un rêve impérieux,
Disait au père: — „Jean, mais il n'est plus des nôtres;
Songe qu'il ne fait rien de ce que font les autres,
Qu'il s'isole, se tait, se soumet, et pourtant,
Qu'entre nous, plus profond et plus large, s'étend
Le terrible fossé de muette discorde!”
Le père de répondre: — „En touchant cette corde,
Tu prouves simplement que tu le connais mal.
Jean est un bon garçon, doux, paresseux, normal,
Auquel il convient fort de vivre de mes rentes...”

O pensée, ô raison, ô lumières errantes,
Que de fois n'ai-je pas cru rencontrer le port!

De quel émoi j'étais saisi, de quel transport!
Quand, de la sombre mer où s'agitait ma voile,
J'apercevais la rive au loin, comme une étoile.
Que le ciel eut jetée aux ténèbres des flots!
Longtemps, longtemps, mes yeux mal guidés furent clos
A l'auguste clarté d'une foi sans mélange;
J'ai vu, je vois, je sais: la petite phalange
Des rêveurs de progrès, des chercheurs d'absolu,
Depuis cette heure compte un fier soldat de plus.

Or, bientôt, mon esprit, libre des vieilles chaînes,
Salua de ses vœux les aurores prochaines
De bonheur, de justice et de fraternité.
L'égoïsme d'en haut, aveuglement buté,
Exploitant, rançonnant, détroussant ses victimes,
Les abus impunis, les forfaits légitimes,
Appuyés sur la force et servis par le droit,
Et l'insolence, et la dureté, par surcroît,
Brûlant la plaie ouverte au flanc de la détresse, —
Tout cela m'emplissait de haine vengeresse;
Mais qu'étais-je moi-même? Un de mes ennemis!
O peuple, sous ton joug, peine, pleure, gémis,
Mais sache qu'en poussant tes soupirs sacrilèges
Tu pourrais ennuyer le chœur des privilèges
Qui se rend au festin et qui m'appelle! Eh quoi!
J'aurais dû te crier: „Voici, je viens à toi,
„Je prends ma part de ton fardeau, je suis ton frère? ...”
J'étais, en théorie, un penseur téméraire;
En pratique, j'étais un lâche. Retenu
Par le vil intérêt au masque de scrupule,
J'endors mon âme avec les stériles formules
Que l'art des compromis forge pour le devoir.
Je cherche. Mais agir? ... Je voudrais. Mais pouvoir? ...
Au surplus, comment rompre avec toute ma vie?
Pourquoi ne pas rester parmi ceux qu'on envie
Et pourquoi renier mon destin et mon sang?
Pas de course aux sommets! Descends, descends, descends!

Dès que j'aimai, je fus un autre homme. Ma joie
Déborde alors, j'entends vêtir d'or et de soie
Le monde entier ainsi que j'en vêts mon bonheur,
Et, dans mon cœur, l'amour, vaillant et gai sonneur,

Balance éperdûment les cloches de mon rêve ...
J'ai vu, je sais, je crois.

Aussi, quand cette grève
Menaça de finir, et par un choc sanglant,
Imposé-je silence à la crainte, en allant
Planter mon idéal entre les deux armées.
Ah! je n'ignorais point qu'elles étaient formées
Pour l'accomplissement de sinistres desseins.
Qu'importe! J'ai brûlé mes vaisseaux. Et je ceins
La corde, et je saisis le bâton de l'apôtre.
En route! Mon chemin, Jeanne, sera le nôtre,
Et, pour rapprocher terre et ciel, j'ai ce levier:
Nos mains jointes tendant un rameau d'olivier.
Ne pas voir la misère et n'y plus penser même,
Parce que ton cœur chante et parce que je t'aime, —
C'est de l'amour peut-être, et ce n'est pas l'amour.
Nous sommes dans la vie, enfant. La même tour
Enferme notre ivresse et l'angoisse du monde;
Je ne puis être heureux sans que ma voix réponde
Au grand sanglot humain par un cri fraternel.
L'amour est infini comme il est éternel;
Il n'est rien, s'il n'est pas la divine folie
De mêler sa prière à tout ce qui supplie,
De porter son espoir à tout ce qui gémit
Et son bonheur à tout ce qui souffre ...

Jean mit
Sa tête dans ses mains, et voici que des larmes
Glissèrent lentement sur sa joue. O les armes
Qu'on fourbit pour se rendre au suprême combat!
La lame d'acier fin dans la gaine s'ébat;
La lutte sera brève, — un éclair bleu qui passe;
Et la victoire!

Et puis, c'est par la porte basse,
De la fuite peut-être ou du joug infâmant,
Qu'on échappe à la mort!

Hélas! oui, ton cœur ment:
Jeanne comprendra mal toutes ces grandes phrases.
„Les progrès insensés pour lesquels tu t'embrases,”
Dira-t-elle, „me font peur et me font pitié.
„Laisse cela!” Ton rêve est détruit à moitié ...

Tout à l'oubli, tout à la joie, on s'abandonne
Au flot berceur. La vie ? Il la faut courte et, bonne !
Et le champagne mousse aux coupes de cristal,
Et Jeanne parle : „Viens ! Quitte cet air fatal !
„Chante pendant la fête et danse avant l'aurore ;
„Je veux aimer toujours, mais je veux rire encore.”
Jeanne, fleurs au corsage et brillants aux cheveux,
Jeanne l'entraîne. Il cède, il suit ... O pauvres vœux,
Pauvres songes d'auguste et d'humble sacrifice,
La porte du plaisir est close à la justice !
Tout s'obscurcit, l'amour même se voile.

Eh bien !

Si l'amour l'a trompé, le devoir le soutient.
Le soldat, même aux jours de défaite certaine,
S'avance vers la mort d'une marche hautaine,
Comme si la victoire au front ceint de lauriers,
En sonnant du clairon, excitait les guerriers ...
Jeanne, Jeanne ! Il veut espérer, — il ne croit plus !

Les soirs calmes, les soirs charmants, les soirs élus,
Où, dans le vieux salon solitaire, les heures
De l'amour ingénu coulaient, toujours meilleures,
Plus intimes toujours, et plus chères ! Ce soir,
Près de sa fiancée, il est venu s'asseoir ;
Il a pris dans ses mains les doigts blancs de l'amie ;
Mais dans ses yeux troublés, sa voix mal affermie,
Se trahit un secret et lourd déchirement.

Le cœur sait-il jamais ce qu'il fait en aimant ?
Or, dès le premier mot, Jeanne, railleuse, amère,
S'écrie : — „Allons ! rêveur, souffle sur ta chimère !
„Tu redoutes l'émeute et tu trembles pour nous ?
„On la forcera bien de tomber à genoux,
„Car nous avons l'armée, — et la police existe.
„Mon cher, tout cela n'est que jeu socialiste :
„Misère de parade et courroux d'impuissants.
„Et tu peux m'épargner, dès lors, tes beaux accents,
„O prêcheur de morale et de philanthropie !
„Assieds-toi près de moi, bien gentiment, expie
„En me parlant un peu de notre prochain bal !”

Son rire froissait Jean, sa voix lui faisait mal.
Il se contint. Debout, la regardant en face,

Il lui dit: — „Malgré tout, je veux t'aimer; j'efface
„De mon cœur le mauvais souvenir de ce soir.
„L'amour n'a rien perdu tant qu'il garde l'espoir.
„Jeanne, j'espère encor. Tu ne sais pas les choses,
„Et les tristes effets naissant des sombres causes
„N'ont jamais effleuré ton doux esprit d'enfant:
„On trouble ton bonheur, ton bonheur se défend.
„Mais la vie a des lois plus fortes que nos rêves.
„Les luttes du travail, les sourds conflits, les grèves,
„Le peuple exaspéré se ruant à l'assaut
„De ses droits ...”

— „J'ai grand'peur que tu ne sois un sot,”

A-t-elle répondu de sa lèvre ironique.

„Tu te répètes. Quoi! ce serait la panique
„S'emparant de la ville et le pays en sang
„Parce qu'un démagogue annonce qu'il descend
„Dans la rue et qu'enfin il va passer aux actes?
„Tu fraterniserais avec ces gens? Quels pactes
„As-tu formés? Et quels gages leur offres-tu?
„Explique-toi! ... Monsieur se tait, monsieur s'est tu;
„Et je lis un terrible aveu dans ton silence.”
Trop de ménagements, assez de défaillances!
Toute la vérité, quoi qu'il puisse advenir!
— „J'ai fait une promesse et j'entends la tenir,”
Dit-il Mais elle: — „Encor ta folie obstinée!
„Alors, séparons-nous et suis ta destinée!
„Me perdre avec toi? Non. Non, et tu choisiras:
„Ou ta Jeanne qui t'aime et qui te tend les bras,
„Mais qui veut t'arracher à cette œuvre funeste, —
„Ou cette œuvre ... Choisis!”

Le regard et le geste

Soulignent le défi tragique. Jean pâlit.

Dans son œil qui se voile et son cœur qui faiblit,

S'écroule lentement le château de son rêve.

Mais quel rêve? L'amour? Le devoir?...

Il se lève.

Hélas! l'illusion est mère de la foi.

Il prend les mains de Jeanne et, frissonnant d'émotion:

— „Comme j'ai besoin d'être aimé, Jeanne, aime-moi,”

Dit-il. „Le vrai bonheur pour toi n'est-ce pas d'être

„Unie à moi de corps et d'âme, de connaître

„La suprême douceur du bien fait pour le bien,

„D'être mon guide en toute chose et mon soutien,
„De marcher sans souci des pierres de la route,
„De sourire à la crainte et de braver le doute,
„De se savoir honni, de se savoir haï,
„Mais d'emporter au fond de ses yeux éblouis,
„A travers les mépris ou les indifférences,
„A travers les combats et les désespérances,
„Et dans l'isolement, et dans la pauvreté,
„Un peu de ton divin soleil, ô vérité?
„Voilà l'amour, voilà le bonheur! Si tu m'aimes,
„Ils sont à toi.”

— „Merci!”

Sifflant aux lèvres blêmes,
Ce „merci” le cingla comme un soufflet. „Merci!”
Pour réponse, ce mot sec, froid et dur. — „Ainsi,
„Jeanne? ...” — „Je me flattais d'avoir été comprise,
„Monsieur.”

Tout est fini, tout s'éteint, tout se brise!
J'étais son fiancé, son seigneur et son dieu ...
On me chasse. Je pars. La foi me reste. — „Adieu!”

— — — — —
La foi me reste. J'ai tout sauvé.

Que m'importe
Son amour! Le vent a passé, la flamme est morte.
Et moi qui me croyais aimé comme j'aimais!
La lumière, en mon cœur, s'est faite désormais;
Mon cœur pesa cette âme et la trouva légère.
Je ne la connais plus; c'est comme une étrangère
Que j'eusse rencontrée au tournant du chemin,
Et qui m'eût paru belle, et qui, le lendemain,
N'eût plus été qu'une ombre au fond de ma mémoire.

Oh! malgré tout, j'ai soif encor, je voudrais boire
A la coupe enchantée où le vin de l'amour
Brille, plus frais que l'aube et plus clair que le jour;
La coupe est vide ... Allons! un peu plus de courage!
Je ne suis qu'un roseau déchiré par l'orage,
Et si faible, mon Dieu, depuis que je suis seul!
Qu'elle ouvre donc son aile et tisse mon linceul,
La pâle et douce mort, et qu'elle me délivre!
Je vivrais sans amour? O mon cœur, est-ce vivre? ...
Sans amour? Quel blasphème osé-je proférer?

Sans amour ? Quel amour se pourrait comparer
A cet embrasement qui consume mon être
Et qui m'a fait mourir pour me faire renaître ?
Voici, je connaîtrai la sainte volupté
D'aimer les douloureux et les déshérités ;
Je sècherai des pleurs, je briserai des chaînes ...
En marche ! L'aube rit sur le front vert des chênes.

Femme, — femme de Loth, ne te détourne pas !
Sur son lit de plaisir, Sodome dort là-bas ;
La nuit chaude la frôle ainsi qu'une caresse,
Et les fronts encor las de folie et d'ivresse,
Écrasent de leur poids les coussins parfumés.
Ne te détourne pas ! Sous les cieux enflammés,
La ville déjà flambe en immense fournaise ;
Autour de toi s'élève une âcre odeur de braise,
Une neige de feu t'enveloppe. Suis-moi !
Fuyons ! Et ne crains rien ! Si tu gardes ta foi,
Ce trésor a sauvé fils et filles des hommes ...
C'est la main du Seigneur qui s'abat sur Sodome.
Ne te détourne pas ! La colère des cieux
Châtierait sans pitié ton regret des faux dieux.
Femme, entends mon appel ! Ecoute ma prière ! ...
Tu t'arrêtes ... Tes yeux regardent en arrière ...
Tes yeux sont morts. Ton cœur est mort ...
Mon cœur vivant !
Ta route est du côté de la Vie : en avant !

* * *

Chant troisième.

La grève ayant duré deux semaines, sans trouble,
Rudin, qui dénonçait la politique double
Des sages, conseilla l'émeute. Mais Valier
Survint. On espéra de nouveau : l'atelier
Se rouvrirait ; demain, les noires cheminées
Des fabriques sueraient du travail ; les journées
Seraient bonnes, — la paie ancienne et dix pour cent
De prime.

Ce ne fut qu'un rêve caressant,
L'endormeuse chimère experte aux beaux mensonges.
Car Jean Valier n'avait point reparu. Le songe

S'était évanoui comme brin d'herbe au vent, —
La maison plus lugubre et plus pauvre qu'avant!
On avait épuisé ses dernières ressources;
Épargnes et secours, toutes les maigres sources
D'où coulait juste assez d'eau pour ne pas mourir,
N'avaient un peu suinté que pour bientôt tarir.
Les taudis regorgeaient d'enfants tristes et hâves
Qui pleuraient, affamés et muets; chair d'esclaves,
Les mères frémissaient sous le regard brutal
Des hommes qui, noyant „l'infâme capital”
Dans l'alcool, rentraient au logis durs et mornes.
Le désespoir sans fin, la misère sans bornes,
Partout! Et chaque jour qui passe augmente encor
Le tragique du drame et l'horreur du décor!

Dans une chambre basse, une lampe fumeuse.
La longue nuit s'achève. Une aurore douteuse
Frissonne au bord du ciel sous les nuages gris.
On cause. Des papiers froissés et les débris
D'un repas indigent autour des verres vides.
Quelques hommes assis, des visages livides,
Des yeux éteints, des corps épuisés et brisés.
Soudain, un long silence.

— „Eh bien! vous vous taisez?”

Interrogea Rudin en regardant les autres.

„Mais nous sommes d'accord. Vous voulez que les nôtres

„Nous suivent? Il s'agit de marcher devant eux.

„Et d'un bon pas... Assez de compromis honteux!

„La grève a trop duré, passons à la révolte!

„Camarades, le riche a semé, qu'il récolte!

„Par exemple, tous sont solidaires. Pas un

„Traître!”

— „Non, non!”

— „Pas même un lâcheur!”

Le tribun

Elargit pesamment ses coudes sur la table.

„Vous savez, le bourgeois va rester intraitable;

„Il nous prendra par la famine. Le calcul

„Est habile. La bête, une fois à l'accul,

„Échange un coup de dent contre le coup de grâce;

„Et c'est fini. S'il croit qu'on a l'âme assez basse,

„L'esprit assez obtus, pour se rendre à merci,

„Il déchantera. J'ai mon plan, et le voici.”

Sa voix ne fut alors plus qu'un fiévreux murmure.

— „D'autres lanterneraient: l'affaire n'est pas mûre,
„Le péril est trop grand... Des phrases de trembleurs!
„Moi, je vous dis: l'audace est le salut. D'ailleurs,
„Tout conspire pour nous, la ville mal gardée,
„Le patron qui nous juge impuissants. Mon idée
„Ménage à nos seigneurs un terrible réveil.
„Frères, la nuit prochaine, à l'heure où le sommeil
„Bercera l'ennemi dans un rêve paisible,
„Nous avons remporté la victoire impossible.
„Il nous faut l'arsenal, d'abord; ce n'est qu'un jeu:
„Le poste qu'on surprend et qu'on bâillonne un peu.
„Puis, quelques hommes sûrs s'emparent des otages;
„D'autres sont à l'Hôtel de Ville; on se partage
„La besogne, et dans tous les coins de la cité,
„Au clair matin, on a, spectacle inusité,
„Des blouses qui font les cent pas, l'arme à l'épaule.
„Nous avons des acteurs pour tous les premiers rôles;
„J'ai mis sur pied déjà nos meilleurs compagnons.
„Enfin, de l'arsenal, vingt gueules de canons
„Prieront le capital de se tenir tranquille.
„Ah! ça, qu'en dites-vous?”

Les autres, immobiles,

Les yeux vagues levés au plafond, hésitaient.
Les farouches conseils de Rudin leur jetaient
De la nuit dans l'esprit et de l'aube dans l'âme.
Le mot d'ordre suprême est d'écraser l'Infâme,
N'est-ce pas? Or, qui veut le but, veut les moyens....
Mais on demeure pris dans les obscurs liens
De la crainte. Rudin ne risque rien, en somme,
Que sa peau. Pas d'enfants, pas de femme...

— „Des hommes?”

Dit Rudin, en frappant sur la table. „Quoi! ça,
„C'est des hommes? Oui, des pleutres!...” Il les fixa
D'un si fauve regard qu'ils courbèrent la tête.
Le plus âgé d'entre eux ânonna: — „C'est trop bête,
„Et tu peux railler, mais on pense à la smalah;
„Comme on ne sait pas trop ce qui nous attend là,
„Dans la bataille... Moi, je me figure encore
„Que le jeune Valier arrangera...”

— „J'honore

„Ta candeur, et pourtant... Non, naïf à ce point!
„Hier soir, il devait être ici. Le jour point...”
— „Je me souviens. J’entends sa voix honnête et franche...”
— „Le bel oiseau chanteur a retrouvé sa branche!
„Vous croyez aux serments de ce bavard? Morbleu,
„Ne me rabâchez plus ce mauvais conte bleu!
„Les gars, n’abusons point de la niaiserie!
„Je gage que Valier sera de la tuerie,
„Contre vous.”

— „Cependant, Rudin...”

— „Voyons, c’est fou!

„Je parie avec toi ma tête contre un sou...
„Valier, notre sauveur?... Laissez-moi rire encore!”

La porte s’ouvre. Un bruit pressé de pas sonores.
— „Ce n’est plus le moment de rire... Et je suis là!”
Tous pâlirent. Rudin lui-même se troubla.
Les traits brûlés de fièvre et le front lourd d’angoisse,
Jean Valier s’écria: — „Que vos courages croissent,
„O mes frères, avec le danger! Et surtout,
„Que demain, qu’aujourd’hui, le peuple soit debout!
„Pas d’émeute, d’ailleurs. La résistance calme,
„La modération invincible. La palme
„Reviendra, dans la lutte où nous allons entrer,
„A celui qui saura se dompter, — et durer.”
Mais Rudin fut bientôt remis de sa surprise.
Le voilà de nouveau, l’apôtre qui se grise
De ses tisanes! C’est fini de battre l’air,
Et de mâcher à vide, et de boire un vin clair
Qui ressemble par trop à de l’eau. Que cet homme
Ait le cœur chaud et droit, c’est fort possible, en somme;
Mais qu’un grand sermonneur est un piètre soutien!
Rudin se campa donc devant Valier. — „Eh bien!
„Que nous apportes-tu? Ton concours platonique?
„Des conseils de sagesse et ce vague tonique:
„L’espoir très mélangé de résignation?
„Puisque tu viens ici vanter l’inaction,
„L’attente, la prudence, enfin toute la lyre
„De la peur, pour éteindre, au foyer même, l’ire
„Qui fermente et qui gronde aux rangs des compagnons,
„Tu dois être assuré de la victoire?” — „Non.”
„— Ton père va céder peut-être?” — „Non.” — „Ta caste

„Rougit et se repent de son œuvre néfaste ?”

— „Ah ! l'égoïsme !... Non.” — „Alors ?...” — „Je ne sais pas ;

„Je sens la vanité des colères d'en bas ;

„Je me dis que le temps...”

— „Amis, pas tant d'histoires !”

Crie un vieux forgeron aux mains rudes et noires,

Qui froisse entre les doigts son tablier de cuir.

„Renvoyer la bataille au lendemain, c'est fuir.

„Battons le fer pendant qu'il flambe sur l'enclume !”

Voici, la même ardeur dans tous les yeux s'allume ;

Et les plus hésitants, et les plus inquiets,

Fous de rage et montrant le poing aux cieux muets,

Ont acclamé Rudin, qui triomphe et qui règne.

Le peuple qu'on meurtrit, le peuple qu'on dédaigne,

Ce peuple dont on vend la sueur et le sang,

Ce peuple de martyrs et d'esclaves, il sent

Qu'une aurore nouvelle illumine l'espace,

Que la vengeance vient, que la justice passe.

Navires orgueilleux qui déchirez les flots

Et qui ne songez point à l'immense sanglot

De la mer gémissant sous le poids qui la broie, —

Que la mer se déchaîne, et vous êtes sa proie.

O riches ! de ce sol où les durs paysans

Sèment pour vous la manne et l'or des blés pesants,

Regardez aujourd'hui votre moisson qui lève :

Des canons de fusil et des pointes de glaive !

Or, l'avenir n'est plus qu'un cheval emporté,

Qui hennit sous le fouet de la fatalité,

Et que nul bras ne guide, et que nul cri n'arrête.

Jean Valier a compris. Il a baissé la tête,

Joint les mains et pleuré comme un enfant. Eh quoi !

C'est ainsi que la vie a raison de la foi ?

L'amour perdu, l'espoir perdu ! Là-bas, dans l'ombre,

Le gouffre d'épouvante où tout roule et tout sombre !

Si ces hommes savaient ! Mais ils ne savent pas,

Et la haine, furie attachée à leurs pas,

Les cingle de son aile et les mord de son souffle.

— „Cet éphèbe avait mis son soulier en pantoufle”,

Dit Rudin ; „du premier coup d'œil, je l'ai jugé.

„Séparons-nous, l'ami ! Ce n'est pas le danger

„Qui te sourit? Ta place est ailleurs. Va la prendre!
„Nous avons un otâge, il nous plaît de le rendre,
„Sa jeunesse étant son excuse.” Jean Valier
Se redresse, et l'on voit dans son regard briller
Tant de fierté sereine et de droiture insigne,
La douleur l'a si bien marqué du divin signe,
Et tant de grandeur d'âme éclate dans sa voix,
Que tous cherchent sa main. — „Je porterai ma croix
„Jusqu'au bout du calvaire où le devoir m'appelle.
„Vous avez ma promesse et j'y serai fidèle.
„C'est au milieu de vous qu'est ma place. Je sais
„Que je ne serai point du côté du succès;
„Je serai du côté du droit. Ma conscience
„Parle et m'absout. Le reste est de Dieu... Prévoyance
„Courte et basse que celle où l'égoïsme est roi!...
„J'ai repoussé le doute et j'ignore l'effroi;
„Cependant les liens de famille et de race
„Ont laissé dans mon cœur une profonde trace...
„Je mourrai dans vos rangs; je ne combattrai point.”
— „Nous nous battons pour toi!” dit, en frappant du poing
Sur la table, le vieux forgeron. „Ah! la lutte
„Vous tente? Mes amis, vous courez à la chute:
„L'histoire se répète et la force a raison.”
— „La force, c'est le nombre, aujourd'hui.” — „La saison
„Du nombre triomphant n'est point encore venue...
„Hélas! il est trop tard pour que je continue
„Mon stérile métier d'avertisseur... Voici,
„L'heure tragique avance. Elle sonne. Grossi
„Par des vagues sans fin, c'est le flux populaire
„Qui s'élance et se rue aux digues. Sa colère
„Est terrible. Bientôt, il recule, dompté.
„Mais les flots sont couleur de sang... Je suis jeté,
„Comme vous, au milieu de la mêlée ardente;
„Une lueur qui brille, une chose stridente
„Qui passe, — la balle a frappé juste: le cœur!
„Pendant que vous fuyez l'approche du vainqueur
„Et que mes frères morts encombrant la chaussée,
„Je reste là, regard éteint, lèvre glacée...
„Je n'ai pas peur, amis. Le sacrifice est doux.
„Je me dis que, demain, dans la rue, à genoux,
„Près d'un cadavre blême et froid, qui saigne encore,
„Mon père, maudissant tous ceux que déshonore

„Un injuste succès acheté d'un tel prix,
„Aura pleuré peut-être et peut-être compris...
„Frères, puisse ma mort ouvrir la voie au règne
„Du meilleur avenir!" — „Ah! Valier, qu'on étreigne
„Tes deux loyales mains!" dirent toutes les voix.
„O rêveur!" ajouta Rudin, „déjà tu vois
„La bataille perdue? Attends!... Si la défaite
„Est notre lot, sois sûr du moins, sombre prophète,
„Que, dans ton lit de sang, tu ne seras pas seul!
„Tu me donneras bien un coin de ton linceul?
„Frappés ensemble, ami, nous dormirons ensemble..."

Pas un astre, là-haut, dont le pur regard tremble:
Une lugubre nuit pèse sur la cité.
Fausse alerte, bourgeois! C'est un peuple mâté
Qui se repent enfin de son absurde grève.
L'émeute? Elle est à plat, comme un ballon qui crève.
L'ouvrier se résigne et Rudin fait le mort.
Nul coursier ne résiste au contact d'un bon mors:
Tenez! il a suffi d'un régiment en ville,
Pour rendre cette plèbe un peu moins incivile.
Pas un bruit jusqu'au soir, pas un mot, pas un cri;
Le remède était sûr et le peuple est guéri
De sa fièvre. D'aucuns ont peur de quelque embûche
Et qu'un vol de frelons ne sorte de la ruche,
Trop sage, trop docile, au gré des gens peureux.
Qu'un paisible sommeil plein de songes heureux
Vous mène de la nuit sereine à l'aube rose,
En berçant mollement vos prudences moroses!

Quelques rondes d'agents et de soldats. Plutôt
Pour la forme.

Là-bas, une rumeur d'assaut,
Cependant, du côté de l'Arsenal. Les rondes
Surprises, brusquement. Des hordes furibondes
Envahissant l'Hôtel de Ville et les prisons;
Puis, sur les noirs faubourgs, de toutes les maisons,
Un grand frisson de drapeaux rouges dans l'aurore.
Le silence trompeur, redevenu sonore,
O bourgeois ennemis des levers matinaux,
C'était la sourde attente annonçant les signaux
De la bataille!

Un plan bien conçu. Quelques hommes
De poigne. De bons chefs de quartier. Et nous sommes
Les maîtres de l'affaire au premier déjeuner!
Vous aurez le loisir de vous en étonner,
Messeigneurs. Pas un coup de fusil; pas de lutte;
Un poste qu'on bâillonne, un autre qu'on culbute,
De doux petits soldats se rendant à merci.
On fait, vous l'avouerez, de fin travail, ici,
Et vous avez eu tort de mépriser le nôtre.
C'est court, c'est vif, c'est propre. Et maintenant, une autre
Chanson! Entendez-vous monter, comme l'airain,
Dans le matin vermeil, le farouche refrain? ...

Le sang coule. On se bat depuis une semaine.
L'homme a donc inventé cette chose inhumaine,
La guerre! Son orgueil, autant que sa fureur,
S'assouvit de carnage et se repaît d'horreur.
Et le voici qui rentre à l'école des fauves!
Hélas! l'humanité cherche, travaille, innove,
Le mystère recule et l'avenir sourit,
Mais là, devant la croix où le Seigneur souffrit,
Le chrétien hait toujours, le chrétien tue encore!
Exécrable déjà, lorsque la guerre arbore
Les étendards rivaux de peuples ennemis,
Elle est un monstrueux forfait quand c'est parmi
Des frères, au foyer sacré de la patrie,
Que redoublant alors de sinistre furie
Elle fait se heurter en d'atroces combats
Égoïsmes d'en haut et rancunes d'en bas.

Ce qui reste d'un peuple attend l'aube et s'égorge.
Pendant la longue nuit, l'enclume où la mort forge
A retenti de coups plus sourds et plus puissants.
Dernière lutte, assaut suprême! Tu le sens,
Ouvrier noir de poudre, et ton cœur fou de rage
T'enfièvre de nouveau pour ton sinistre ouvrage.
Et tu le sens aussi, petit soldat: ta main
N'hésite plus devant le devoir inhumain;
Hier la discipline, aujourd'hui la vengeance.

L'émeute, tout d'abord, l'emporta. Négligence
Du pouvoir, flottement, dédain, présomption;
Dans l'autre camp, des gens de tête et d'action,

Travaillant en silence et conspirant dans l'ombre.
Or, l'arsenal conquis, la force armait le nombre,
Qui n'est plus le ramas de moutons et de loups,
Dont on pouvait braver le stérile courroux.
On tremble devant toi, multitude servile
De jadis! Ce n'est plus quelques sergents de ville
Qu'on t'envoie: il y faut des régiments; il faut
Te réduire et vingt fois recommencer l'assaut,
Te cribler de boulets et de balles, reprendre
Chaque rue, assiéger chaque maison, et rendre
En flots de sang les flots de sang qu'on a perdus.
Que le peuple succombe, il s'est bien défendu...
On va mourir. La faim déchire les entrailles,
La soif brûle la gorge et toujours la mitraille
Qui tombe sur les rangs décimés! Les faubourgs
Tiennent encore et là, comme un cheval rebours,
On avance, on recule, on se cabre et l'on rue.
Sur une barricade, au tournant d'une rue,
Onze cents ouvriers commandés par Rudin
Se battaient dans la nuit expirante. Soudain,
Une vague clameur de voix rauques et sombres:
— „Plus qu'une balle... Moi, plus que deux..." Les décombres
De taudis éventrés s'écroulèrent. — „Parbleu!
„De la munition toute fraîche..." Le feu
Ralentit. — „Des cailloux, ça ne vaut pas des balles,
„Mais ça vaut mieux que rien." — „Mon garçon, tu ravales
„Les cailloux; nous n'aurons tantôt plus que cela."

Et la dernière étoile au bord du ciel brilla,
Et l'on vit, tout à coup, à l'horizon morose
L'aurore se lever, lente, sereine et rose.

Près de Jacques Rudin, Jean Valier. Sans remords,
Tremblant pour les vivants et pleurant sur les morts,
Le jeune homme rêvait à son devoir suprême.
Il leur avait prédit la défaite. — „Quand même!"
S'étaient-ils écriés. Il les avait suivis.
Tous les degrés de son calvaire étaient gravis.
La fin pouvait venir. Il l'attendait. Qu'importe
Que son espoir se fane et que son œuvre avorte!
Les vainqueurs de demain seront fils de vaincus...
Qu'est-ce donc que l'instant où nous avons vécu,

Devant l'éternité de la vie ? Un grain tombe,
Descend dans le sol mou comme dans une tombe;
La neige des blancs mois d'hiver pèse sur lui;
Mais Avril chante et, dès que le printemps a lui,
Le jeune blé se montre à fleur des sillons mornes.
Et l'épi merveilleux va paraître. Tu bornes
Au champ de tes regards ton idéal honni:
L'idée est immortelle et l'espoir infini.
L'avenir ? Il est fait de la douleur du monde.
Ruines du passé, c'est sur vous que se fonde
La maison du bonheur où l'on pourra s'asseoir
En laissant fuir, paisible et pur comme un beau soir,
Le *somnium breve*, le songe de la vie.
Jean Valier s'en va donc où la mort le convie;
Sans armes et pensif, au centre du combat
Il s'est rendu. Le plomb siffle, le tambour bat.
La défaite est le sol où germe la victoire:
Or, le peuple est en train de faire de l'histoire,
Et, l'ère des débuts au loin, il en fera
De si grande...

— „Clairons, sonnez!”

— „On chargera!”

Jean Valier voit le gouffre et le gouffre l'attire:
Le progrès commença toujours par le martyre;
C'est sous des cieux d'orage et sur des mers de sang,
Que l'humanité vole au phare éblouissant...

Et la voix de Rudin a répété: — „La charge!”
Dans la ruelle obscure et qui semble plus large,
Le flot des cavaliers déferle, sabre au clair.
Un chef dit à Rudin: — „Rendez-vous! Crosse en l'air!”
La réponse éclata, rapide, nette et brève:
— „Feu!” C'est un ouragan de mitraille qui crève,
Rompant les escadrons et fauchant les soldats.
La troupe cependant galope sur des tas
De cadavres, stoïque et féroce. La lutte,
Corps à corps, la mêlée effroyable.

La chute

De ce dernier rempart de l'émeute a coûté
Tant d'efforts et de sang, que le peuple dompté
Hume, en râlant, ton souffle âcre et doux, ô vengeance!
Ses maux ont eu, du moins, cette sombre allégeance,

Et, sur les yeux éteints, sur les crânes ouverts,
Une clarté sinistre erre encore. Couverts
De boue et maculés de sang, blessés qu'on foule
Et fuyards qu'on abat, les mourants, les morts roulent
Leur grande vague rouge à l'immense charnier.
Pas un n'échappera. — „Tuez jusqu'au dernier!”
Hurlent les chefs.

Un bras se lève. — „Arrête!” crie
Une voix au milieu de l'horrible tuerie.
Et quelqu'un obéit, en jurant. — „Toi, Valier?
„Mais pourquoi? Mais comment?...” Un jeune cavalier,
Un lieutenant à l'œil ardent et fier, se penche
Sur Jean Valier qui râle et dont le sang s'épanche
D'une affreuse blessure à la poitrine. — „Toi?”
Valier se redressa pesamment. — „Soutiens-moi!”
— „Toi? Je ne pouvais croire à ce coup de folie.
„Toi, parmi ces gens, toi?...” Une lèvre pâlie
Remua faiblement: — „O mon ami!... C'est bien...
„Ecoute... Sache-le, je ne regrette rien...
„De nouveau, la justice est vaincue... Ah!”... La bouche
Se crispa. — „Le soleil de mon rêve se couche;
„Il brillera demain... Ecoute... Viens plus près!”...
Jean Valier murmura: — „Je recommencerais!”

FIN.

